

UN bateau de pêche suit nonchalamment le jusant qui le porte vers la sortie du Golfe. Il revient de Vannes, où il a déchargé les poissons achetés à l'avance par les restaurateurs locaux et les mareyeurs installés sur le marché, autour du port de plaisance, longiligne, étonnamment vivant, même au cœur de l'hiver. Cet étroit bassin rectangulaire est maintenu à flot par une ancienne écluse de bois, activée deux heures avant et après la pleine mer, qui ne pivote jamais sans décliner toute une gamme de grincements de protestation atrocement aigus.

L'esquif retourne au large de Belle-Ile-en-mer, où homards et bars pullulent, dans des zones bien localisées, connues des seuls pêcheurs du cru. Sans le cognement assourdi de son moteur diesel fatigué et le nuage dense, gris sale, craché par l'échappement implanté à fleur d'eau, collé à sa poupe, comme amarré par un invisible lien, on pourrait croire qu'il se laisse glisser à vau-l'eau, sans but.

La coque en bois est peinte dans un camaïeu de verts comparable aux ornements tapageurs des antiques camions brinquebalants que l'on croise aux détours des mauvaises routes d'Asie de l'Est ou d'Amérique du Sud. Ces nuances vives chassent les idées noires et les mauvais esprits. Elles présentent aussi l'intérêt d'être repérables de loin sur l'eau. En cas d'avarie, l'aspect tape-à-l'œil de ces caseyeurs morbihannais, modèles réduits des gros chalutiers finistériens et vendéens, aide les sauveteurs à les localiser rapidement.

Grégoire contemple le bateau, suivi d'un cortège de mouettes striduleuses enivrées par les odeurs de poisson frais : il n'est nulle planche, nul cordage, qui n'en soit imprégnée. Ignorant visiblement que la pêche est déchargée depuis une bonne heure, les oiseaux mendient leur part. La mer n'appartient à personne. Marins et volatiles font souvent bon ménage.

L'enfant fixe silencieusement la scène. Vue d'ici, l'embarcation ressemble à un jouet. Ce qui justifie l'attention du garçon.

Debout, quelques pas en arrière, son père, détaille les courts cheveux blonds décolorés par le sel et le soleil, la fine nuque rasée, le cou et les joues hâlées, le blouson de nylon, bariolé, le jean minuscule, maculé de boue aux fesses, les baskets délavées aux lacets rafistolés. Tout l'amour qu'il voue à son fils brille dans le regard, empreint d'une légitime fierté, qu'il lui porte, en cet instant paisible.

Grégoire se retourne. Le sourire que dessinent ses lèvres, réduites à une mince courbe rose qui partage en deux son visage poupin, est partiellement démenti par un regard grave soulignant son propos péremptoire :

« Quand je serai grand, je serai pêcheur ».

Le père répond à son sourire. La veille, Grégoire voulait être peintre, pour « peindre » la maison de famille dans le jardin duquel ils se trouvent. Le vaste terrain, en pente douce, prend fin sur les rochers de granit gris léchés par les vagues, à marée haute.

« C'est un métier magnifique mais je n'aimerais pas que tu l'exerces », commente le père, sans quitter des yeux le visage rond du garçonnet, où les traits de l'homme qu'il sera un jour transparaissent déjà dans le masque expressif, tendre, émouvant, encore nimbé de la fragilité angélique du bébé qu'il n'est plus.

« Pourquoi, papa ? » s'insurge l'enfant, décontenancé.

Le père plisse les yeux. Des ridules auréolent leur commissure ; il se concentre, décidé à peser ses mots. Comme toujours, quand il communique à son fils une vérité profonde, une idée forte.

« C'est un métier dur. Les marins du golfe ont un proverbe. Un proverbe, c'est une phrase qui résume quelque chose d'important, une... certitude. Une comparaison, une image, une affirmation dont on sait que c'est vrai », essaye d'expliquer l'adulte, pour devancer la question que les petites lèvres, déjà étirées pour prononcer une consonne – C'est quoi ? –

s'apprêtaient à formuler. « Ce proverbe contient des gros mots, des mots de loup », poursuit-il, « mais au moins tu le comprendras facilement. Les marins disent, en parlant de la pêche : Tempête en y allant, t'en chies en rev'nant ». Grégoire, hilare, répète la formule avant de la commenter : « C'est comme de dire, on a gagné, les doigts dans l'nez, on a perdu, les doigts dans... »

« Exactement », l'interrompt le père, mi-amusé, mi-outré. « Je constate que tu ne perds pas ton temps à l'école ! »

Tous deux rient de bon cœur. Puis se tournent vers la mer sans rien ajouter, méditant en silence tout en communiquant avec la nature, dont la force trouve actuellement à s'exprimer. A se déchaîner même. Sûrement pour souligner l'intensité de ce moment d'exception.

L'institutrice s'est dite stupéfaite par la maturité de Grégoire. A six ans, il raisonne parfois en adulte. Sa mère, inquiète, estime que c'est prématuré.

L'explication de ce comportement tient sans doute à cette manière qu'a son père d'expliquer. Il n'impose pas des vérités, il argumente. Grégoire assimile et juge. Enfant de parents divorcés, il est en outre plus psychologue que les autres, parce que sa sensibilité est à vif. Plus de souffrance mais plus de compréhension... ou l'inverse. « Qui accroît sa connaissance accroît sa douleur », est-il écrit dans « L'Ecclésiaste ». Mais... ça n'a rien à voir avec nos oignons actuels.

Le vent a encore forcé. Il soufflait violemment, voici la tempête qui point. Elle agite les eaux du golfe, qu'elle creuse, modèle et sculpte. Les cimes déchiquetées des vagues pulvérisent un crachin blanc, parfois irisé par un rai de lumière égaré qui vient jouer avec le gris anthracite et le vert de chrome dont l'océan régale les deux spectateurs frigorifiés. Qui restent là, immobiles, fascinés.

La luminosité décline progressivement. Deux mouettes, les ailes dorées par la douce lumière de cette soirée précoce, slaloment à vive allure entre la cime des arbres en piaillant leur mécontentement. Instants magiques. Vision précieuse où l'orangé du pâle soleil d'automne, qui virera au rose, tout à l'heure, découpe en contre-jour la silhouette étirée, exempte de tout relief, de l'Ile-aux-Moines, noire, sur fond de ciel d'un gris ardoise. Et la mer, changeante, en profite pour virer au bleu marine, frangée de ses projections d'écume blanche, comme un passement de dentelle bretonne qui vient souligner le gros velours sombre des lourdes robes bretonnes d'apparat. Quand on voit ça, c'est comme quand on siffle un verre de Pommard tout en dégustant un camembert moulu à la louche et fait à point : on en viendrait presque à croire en Dieu...

Le vent s'amuse comme un petit fou. L'atmosphère est sublime. Le caseyeur vert a disparu au loin, depuis plusieurs dizaines de minutes. Grégoire et son père ne se lassent pas d'admirer l'incroyable déclinaison des couleurs, l'étonnant mouvement saccadé de l'eau, l'agitation frénétique des branches des sapins malmenés, dont les inquiétants craquements ponctuent le hululement sauvage des rafales sporadiques. Leur intensité va en augmentant. Nul besoin d'anémomètre pour en percevoir la régulière évolution.

On croirait un ballet, méticuleusement régi par quelque entité marine ou cosmique, une sorte de Grand architecte de l'univers, pour le seul plaisir des deux êtres qui, reconnaissants, accaparés par l'exceptionnelle beauté de cette ire, en oublient la morsure du froid et la course des aiguilles sur la montre étanche que l'adulte porte au poignet droit. Habituellement c'est le gauche mais Tom s'est irrité la peau en tombant dans les rochers et ne supporte plus le frottement du bracelet. Ce n'est d'ailleurs pas très pratique pour lire l'heure mais on s'en fout, ça n'a pas d'incidence sur le cours du temps, ni de l'histoire.

La tempête arrachera les taquets, brisera les chaînes, sectionnera les cordages, drossera des dizaines de bateaux à la côte, voiliers ou vedettes, unités de plaisance, de pêche et barques mêlés.

La tempête s'acharnera sur les coques en bois, éventrera même les plus robustes des flancs en plastique, en polyester, en matériaux composites. Seuls les bateaux en fer ou en aluminium s'en sortiront avec quelques horions. Le matin les trouvera cabossés, comme de vieilles casseroles abandonnées au fond du placard. La mer, dédaignant ces coques métalliques indestructibles, leur arrachera haubans et mâts, les privera des espars sans lesquels ils ne sont rien, sans plus d'âme qu'une boîte de conserve. Rien n'est plus triste qu'un voilier démâté. Hormis, peut-être, une bouteille vide, le soir, à bord d'une jonque.

La tempête cassera tout, sans haine. Dans l'obscurité, quand personne ne pourra voir. Elle ne veut pas s'exhiber. Gage d'efficacité : pas de témoin pour la distraire, pas d'empêcheur de naufrager en rond. Dans la nuit, elle atteindra son point d'orgue. Car la tempête est musicienne !

La mer se fait plus que jamais belle, égoïstement. Même la lune est de la partie. Elle se cache derrière les gros nuages noirs qui filent, menaçants, vers le sud. Elle refuse d'éclairer la scène. A-t-elle pitié de la souffrance que peut générer cet hallucinant spectacle ? Se refuserait-elle à provoquer la folie des malheureux propriétaires de ces objets flottants, malmenés, ballottés, projetés sur les écueils du Faucheur, du Mouton, à la pointe du Bois d'Amour ou sur la cale de l'adorable île d'Arz, dont le nom n'a strictement rien à voir avec le curé d'Ars ? Ne me remerciez pas d'apporter cette précision, je vous en prie, c'est bien naturel. Vous avez casqué pour acheter le livre, il faut bien le rentabiliser en apprenant quelque chose, non ?

L'enfant et son père sont rentrés depuis longtemps dans ce qu'ils dénomment leur « caverne », quand la tempête atteint cette intensité maximale. Ils dorment d'un sommeil profond, respirent paisiblement, loin, bien loin de ce déchaînement de violence des éléments. Le petit bout de chou est couché sous la couette bleue et blanche décorée de pingouins et de canoës, par lui choisie, lorsque sa chambre a été refaite à neuf, il y a peu, à la suite d'un début d'incendie. Accident dont il est d'ailleurs la cause.

Plus scientifique que littéraire, passionné par les expériences de toute nature, Grégoire a soigneusement coincé le tuyau d'évacuation du sèche-linge dans la porte entrouverte du four... allumé. Le feu s'y est faufilé, endommageant sérieusement la cuisine, tapissée de lambris où les flammes ont trouvé un terrain favorable, puis la chambre de l'enfant, située juste au-dessus.

Ce jour-là, quand Tom entre dans la maison enfumée, ce que, dans un premier temps, il met sur le compte de la cheminée, son fils l'attend, assis dans le séjour, inconscient du danger tout proche, contemplant les deux poissons rouges frétilant vigoureusement sur la table, cherchant à lutter contre l'asphyxie.

« Grégoire, mais t'es malade ou quoi ? », hurle-t-il en désignant les malheureux vertébrés aquatiques agonisant.

« Ben quoi », rétorque l'enfant, « j'ai *quelque* chose à leur dire, mais avec la mousse, je ne les voyais plus, alors... »

Il a en effet vidé la moitié du produit à vaisselle dans leur bocal avant de touiller vigoureusement « pour voir ». Et les a ensuite extirpés de leur retraite ainsi polluée afin de s'entretenir avec eux « les yeux dans les yeux ».

C'est pur miracle si le père a pu sauver et les poissons, et la maison, en aspergeant les animaux et les flammes avec la seule aide du ridicule tuyau d'arrosage, heureusement abandonné juste devant la porte d'entrée, l'extrémité enfilée dans le pot d'échappement de la voiture de Tom, toujours par Grégoire qui estimait que les deux diamètres coïncidaient et s'enfilaient bien dans l'autre « comme toi et maman » a-t-il souligné sans que son père, paniqué et quelque peu débordé, ne relève l'outrage.

Il s'en est fallu de peu.

Grégoire, prenant enfin conscience du drame potentiel, dépose ses interlocuteurs dans un saladier hâtivement rempli d'eau, pour mieux admirer son père, super héros du jour, se

déménant avec l'énergie du désespoir. L'incendie débute à peine et manque d'oxygène, toutes les portes et fenêtres étant closes. La combustion, plus que les flammes, endommagera sérieusement la cuisine et la chambre. Le sinistre n'a pas encore pris une ampleur démesurée, même s'il serait sans doute préférable, en cet instant, d'appeler les sapeurs-pompiers.

Tom hésite quelques secondes. Toutefois, la caserne de Vannes se trouve à vingt minutes de la maison. Laquelle n'est accessible, depuis la route départementale desservant le port, que par une succession de chemins de moins en moins larges, où les visiteurs finissent souvent par s'égarer, au hasard d'un des nombreux croisements... Mieux vaut essayer de circonscrire l'incendie seul, mais immédiatement. Chaque minute compte.

Tom sort donc vainqueur de ce combat épique, ainsi qu'il fut précédemment précisé, la chemise fumante, le front noirci, les aisselles auréolées d'une transpiration animale, jetant un regard fou de rage sur l'enfant qui le fixe avec des yeux mi curieux, mi admiratifs.

Anéanti par une telle frayeur et cette cascade d'idioties, le père de Grégoire n'a même plus la force de lui administrer la correction que l'apprenti sorcier mérite. En sorte que l'enfant ne conserve de ce dramatique épisode que d'heureux souvenirs et se félicite de l'aménagement de sa chambre toute neuve. Comme moi, il est exact que le malheur des uns fait le bonheur des autres... Et puisque les poissons ont tellement peu de mémoire qu'ils ont tout oublié le temps d'effectuer une seule fois le tour de leur bocal, ces incidents ont tôt fait de disparaître dans les limbes de l'histoire. Et encore : de la petite histoire. Sauf que maintenant c'est écrit et chacun sait que si les paroles s'envolent (comme les parasols), les écrits restent. Grégoire l'a donc dans le baba pour la postérité...

Sa maman, en le conduisant là, la dernière fois, a trouvé sa chambre superbement décorée et s'est réjouie qu'elle ait été ainsi rénovée. Elle a même dit qu'elle appréciait de la voir ainsi « flambant neuve ». A cet instant précis, le regard noir de son père ne pouvait échapper à Grégoire, qui n'en a cependant pas saisi le sens exact. Il pressentait qu'il valait mieux ne pas poser trop de questions.

L'enfant considère s'être correctement sorti de cette aventure. Certes, il reçoit, quelques jours plus tard, une gifle magistrale liée à l'incident, mais de manière indirecte : Tom, surgissant à l'improviste dans la salle de bains, trouve le petit tout violet, les joues gonflées, proche du malaise. Il l'attrape par les épaules, s'enquérant, paniqué : « Mon chéri, ça ne va pas ? »

« Si », répond le petit monstre, candide, en expulsant brusquement l'air qu'il retenait jusqu'alors dans ses poumons. « C'est juste que je voulais voir si je pouvais respirer par les oreilles, comme mes poissons rouges sur la table, l'autre jour. »

Cette fois, c'est Tom, qui se sent proche du malaise. La gifle qu'il assène au petit est moins destinée à le punir qu'à détendre ses nerfs, près de rompre, comme l'élastique du slip d'une serveuse passant entre les tables dans un bar à matelot.

Tom regrette aussitôt ce geste mais déplore en même temps d'avoir eu cet enfant. Une noire pensée rapidement dissipée. Rien n'est plus beau que de donner la vie ! (Tu parles, Charles...)

Rien n'est plus fort que l'amour qu'il voue à ce démon aux yeux moqueurs.

En voyant l'empreinte de sa main rougir la petite joue bronzée, Tom, honteux, le prend dans ses bras, le serre contre son cœur. Et l'implore : « Je t'aime, affreux Jojo. Ne recommence jamais ça ».

Et « ça », en effet, il ne le recommencera jamais. Seulement... il usera de bien d'autres talents comparables que nous aurons l'occasion d'aborder dans les pages qui suivent.

...